Document généré le 15 mai 2024 09:07

Revue d'histoire de l'Amérique française

Bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal (1639-1663) accompagnée de notes historiques et critiques (suite)

Marie-Claire Daveluy

Volume 13, numéro 3, décembre 1959

URI : https://id.erudit.org/iderudit/302000ar
DOI : https://doi.org/10.7202/302000ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)
1492-1383 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Daveluy, M.-C. (1959). Bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal (1639-1663) accompagnée de notes historiques et critiques (suite). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *13*(3), 450–460. https://doi.org/10.7202/302000ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1959

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

BIBLIOGRAPHIE *

Bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal
(1639-1663)

accompagnée de notes historiques et critiques

DEUXIÈME PARTIE

Bio-biliographie des Associés de Montréal
1642 (suite)

28. — ROGER DU PLESSIS, marquis de Liancourt, duc de la Roche-Guyon et pair de France, (1598-1674).

A. — NOTES BIOGRAPHIQUES

Avec ce vingt-huitième associé nous sommes en présence d'un des grands seigneurs de la Cour, sous le règne de Louis XIII, puis au temps de la régence d'Anne d'Autriche et des premières années de Louis XIV.

Roger du Plessis de Liancourt naissait en 1598 du mariage de Charles de Liancourt, chevalier des ordres, premier écuyer du roi Louis XIII, décédé en 1620, et d'Antoinette de Pons, marquise de Guercheville, qui avait épousé en premières noces Henri, comte de Silly. La belle et digne marquise de Guercheville, dame d'honneur de la reine-mère, Marie de Médicis, est un nom célèbre dans notre histoire. Elle fut la protectrice des Jésuites à l'époque de leurs missions d'Acadie. Cette dame d'honneur « qui fut vraiment une dame pleine d'honneur », selon le jugement du roi, Henri IV, qui s'empressait en vain autour d'elle, possédait une grande influence dans tous les cercles de la Cour et de la Ville. Durant quelques mois, au début du 17e siècle, toutes les terres d'Acadie ou à peu près lui appartinrent. Elle mourut le 9 janvier 1642.

---

* Voir notre *Revue d'Histoire*, V: 139-147, 296-307, 445-460, 603-616; VI: 146-150, 297-305, 458-463, 595-605; VII: 457-461, 586-592; VIII: 292-306, 449-455, 591-606; IX: 141-149, 306-309, 458-462, 594-602; X: 295-302; XI: 137-142, 298-304, 449-457, 608-614; XII: 144-147, 294-302, 443-453; XIII: 137-149, 298-305.

Son fils, Roger, durant son enfance, fut le compagnon constant du dauphin, le futur Louis XIII. Il faut lire là-dessus l'exact et prolifique Jean Héroard (1551-1628), médecin ordinaire du Roi, qu'Henri IV attachait à la personne du dauphin dès la naissance de celui-ci en 1601.[35] Sans doute, des relations enfantines dont le souvenir demeurait vivace, expliquent que le marquis de Liancourt ait parfois oublié le respect dû à l'autorité royale. Son franc-parler lui attira une disgrâce qui dura plusieurs années. En 1632, toutefois, tout fut pardonné. Le marquis reprit sa place à la Cour et vit renaître sa puissante influence.

Roger du Plessis Liancourt fut, durant sa jeunesse et même au delà, le type parfait du gentilhomme, grand seigneur élégant, aimant le plaisir, les fêtes somptueuses, et sachant s'entourer de compagnons brillants, quelques-uns des lettrés, tel Théophile de Viau. Il était du reste aussi brave que beau et s'illustrait à la tête de son régiment de Picardie. Un peu de libertinage flottait dans l'atmosphère où il vivait. Il ne refusait aucun duel et se plaisait aux aventures romanesques. A quarante ans (vers 1638) grâce à la direction d'un jésuite qu'il estimait beaucoup, le Père François d'Harancourt de Chambley, il s'assagit. La piété profonde de sa femme, Jeanne de Schomberg, qu'il avait épousée en 1620, contribua également à ce changement spirituel. Il mena dès lors une vie régulière qui peu à peu se transforma en une « existence semi-pénitente et fort sainte ». On le vit membre assidu de la Compagnie du Saint-Sacrement, très empressé à soutenir les œuvres sociales, religieuses et missionnaires, préconisées par des confrères tels que le baron de Renty, et plus tard, le marquis de Fénelon. Voici un souvenir que rappelle à l'honneur du Marquis de Liancourt, le Chevalier de La Coste de la Compagnie de Marseille, dans une lettre datée de Paris, en septembre 1645. La Coste était venu dans la Capitale, afin d'assister à une des assemblées du groupe remarquable de Paris. Il écrit: « La Compagnie [de Paris] hier, estoit fort belle et nombreuse, et je vous assure [il correspond avec un confrère de Marseille] qu'il y a une grande consolacion de voir leur ordre, le grand respect et defference qu'ils y portent entre eux, particulièrement aux supérieurs et aux officiers . . . , l'indifférence à recepvoir toutes sortes d'employs, et les plus grands sont ceux quy ne trouvent rien de trop bas pour eux. Hier, M. de Liancour, Chevalier de l'Ordre [du Saint-Esprit], entrant dans l'assemblée, se mit tout le dernier et ne parloit point à M. le Supperieur (quy est le

[35] Nous donnons, dans la *Bibliographie* des Liancourt, à la fin des notices, le titre exact du *Journal* de Jean Héroard.

baron de Renty, homme d'éminente vertu, éleu depuis 15 jours), qu'il ne fut nud teste et debout, quoique on ne permette pas que ceux qui parlent ordinairement soient en cette posture. Je vous assure que j'estois bien édiffié de cella ; ce seigneur estoit derrière moi, qui ne mériterois pas d'être le torchon de sa cuisine . . . » [36]

Le Marquis de Liancourt, duc de La Roche-Guyon et pair de France depuis 1643, fut supérieur à son tour de la Compagnie, en 1648, puis en 1650. Et cependant un mémorialiste de la même époque — Tallemant des Réaux — trace de ce personnage un portrait beaucoup moins flatteur que celui du Chevalier de La Coste. Il le termine ainsi : « Ce duc et pair n'était doué d'aucune qualité supérieure et avait fini bonnement par n'être, tout bonnement, que le plus respectable seigneur de sa paroisse. » Il fut, en effet, comme la princesse de Condé, un illustre paroissien de Saint-Sulpice. Il en devint, en 1651, le marguillier en charge. M. Olier, tout comme saint Vincent de Paul, lui portaient beaucoup d'affection et une confiance absolue. M. Olier n'envoya-t-il pas, en 1649, durant les troubles de la Fronde, plusieurs ecclésiastiques de son séminaire séjourner au Château de Liancourt, situé dans le diocèse de Beauvais, proche de Clermont, sur le Chemin de Picardie. De son côté, saint Vincent eut des relations suivies avec ce seigneur au cœur largement ouvert à toutes les misères et participant aux gestes de charité du « grand saint du grand siècle ». La correspondance de saint Vincent en témoigne éloquemment.

Mais, hélas, le jansénisme et sa subtile doctrine, commencèrent de brouiller un ciel si clair, une atmosphère de pure orthodoxie. Le duc y fut entraîné insensiblement par sa femme. Celle-ci, fort intelligente, se montrait une ardente dialecticienne. Elle discutait de théologie, beaucoup plus, certainement, en femme d'esprit qu'en spécialiste averti. Peu à peu, les Liancourt s'entourèrent des partisans et des amis du jansénisme dont « Nicolas Singlin, prêtre (1607-1664), était le patriarche avec le docteur de Sorbonne, Antoine Arnault (1612-1694), et l'abbé Henri du Hamel, curé de Saint-Merry (mort en 1682), l'un des arcs-boutants ». (Voir saint Vincent de Paul, *Correspondance* . . . IV : 621). Le duc avait donné une situation dans sa maison à l'abbé Amable de Bourzéis,[37] membre de l'Académie française,

---

[36] Lettre du Chevalier de La Coste, citée par Raoul Allier dans sa *Compagnie du Très Saint-Sacrement de Marseille* (Paris, Champion, 1909), 211.

[37] Amable de Bourzéis (1606-1671) était abbé de Soint-Martin de Cores. Ce fut lui qui attira les Liancourt au parti. Il acquit ainsi quelque faveur à la Cour, ce qu'il désirait afin de s'insinuer dans les bonnes grâces de Mazarin.

que les jansénistes gagnèrent peu à peu à leurs idées. Il en devint un des adeptes les plus fervents. Aussi les Liancourt recevaient fréquemment le Père Desmares, oratorien, un autre tenant de la dangereuse doctrine. Il finirait, du reste, ses jours à Liancourt. M. Olier, très peiné de la conduite du Marquis et de sa femme, ne leur épargna point les avertissements. En 1651, il les priait de signer une déclaration dans laquelle tous deux s'engageaient à rejeter les erreurs jansénistes dès que le Souverain Pontife Innocent X [38] se serait prononcé contre les cinq propositions de l'évêque d'Ypres, Jansénius (Cornelius Jansen, 1585-1638). La bulle pontificale *Cum occasione,* qui porte la date du 31 mai 1653, fut rendue publique à Rome, le 9 juin 1653, et en France, dès juillet de la même année.

Les Liancourt gardèrent durant deux ans un silence assez énigmatique. Il fallut l'incident fameux d'une absolution, d'abord suspendue par le confesseur du duc, en février 1655,[39] pour amener une intervention discrète de saint Vincent de Paul, ce fidèle ami des Liancourt, aussi désolé que M. Olier, de leur affiliation à la nouvelle doctrine. Le marquis lui-même avait mis saint Vincent au courant des faits. Le bon M. Vincent, qui était accouru dans sa grande charité pacificatrice auprès de M. de Bretonvilliers, curé de Saint-Sulpice, et du confesseur du Marquis, ne put qu'admettre la sage détermination prise par eux. Car, auparavant, tous deux avaient porté le cas de ce pénitent janséniste devant une assemblée de quatre fameux docteurs de Sorbonne. Ceux-ci se prononcèrent à l'unanimité, non seulement pour la suspension, mais pour le refus de l'absolution. Puis, ces tristes faits se répandirent dans le public et firent reprendre la plume au fougueux Antoine Arnauld. Il intitule son écrit: *Première Lettre à une personne de condition.* Quelles luttes s'engagèrent alors !

Aussi bien, les entretiens et les polémiques auxquels se livraient les hôtes des Liancourt, l'abbé de Bourgéis et le Père Desmares, n'étaient plus seuls en cause. Les Liancourt qui avaient perdu leur fils unique, Henri-Roger de la Roche-Guyon, au siège de Mardick, dans les Flandres, en août 1646, s'étaient chargés de l'éducation de leur petite-fille, née du mariage d'Henri-Roger avec Elisabeth de Lannoy. Ils avaient placé la petite Jeanne-Charlotte de la Roche-Guyon, âgée de deux ans, dans un monas-

---

[38] Innocent X (Jean-Baptiste Pamphili, 1574-1655) régna de 1644-1655.

[39] Ce confesseur auquel s'adressèrent le marquis et la marquise de Liancourt était un Sulpicien « de plus de vertu que de capacité », disait-on bien injustement, l'abbé Charles Picoté. Il dirigeait, du reste, la duchesse d'Aiguillon et bien d'autres pénitents de mérite.

tère, en qualité de pensionnaire. Et ce monastère ce fut, malheureusement, celui de Port-Royal, nonobstant les prudents avis de leurs conseillers.[40] Certes, on ne saurait reprocher à M. Olier et à saint Vincent de Paul d'avoir manqué de clairvoyance et de patience à l'égard des Liancourt. Ces saints personnages les voyaient s'enfoncer de plus en plus dans les sentiers de l'erreur et s'en attristaient combien profondément, comme en témoigne leur correspondance. Cependant, sans jamais modifier leur attitude hostile vis-à-vis des nouvelles doctrines, ils accueillirent toujours le marquis et sa femme avec une grande bonté. Ils ne voulurent point cesser de travailler avec eux dans le domaine social et charitable.

La Compagnie du Saint-Sacrement temporisa toujours, de son côté, au sujet des idées subversives du Marquis. En 1656, « on assignait encore une assemblée de la Compagnie chez M. de Liancourt ».[41] Les Liancourt habitaient alors l'hôtel de Bouillon, rue de Seine. Ils ne l'habitaient pas seuls, cependant. Le duc François VI de La Rochefoucauld s'y logeait aussi. « Il était propre neveu du duc de Liancourt par sa mère, née Gabrielle du Plessis-Liancourt. »

Enfin nous nous souviendrons avec reconnaissance de l'assentiment spontané donné par les Liancourt à l'œuvre apostolique du Montréal. Ils firent partie de la Société de Notre-Dame-de-Montréal, à la fin de l'année 1641 ou au début de l'année 1642.[42] Ils répondirent à l'appel, soit de M. Olier, soit de la princesse de Condé à laquelle Jeanne avait tenu à adresser *le dessein du Montréal* préparé par M. de La Dauversière. Le baron de Renty pouvait très bien aussi avoir intéressé à l'œuvre d'évangélisation montréalaise, ce converti d'hier que l'action religieuse et sociale attirait fortement. Le duc assistait certainement à la célèbre réunion du 27 février 1642, avec la duchesse, dans l'église de Notre-Dame de Paris. En 1650, alors que Jeanne Mance accourait à Paris, pour ranimer la Société de Notre-Dame devenue

---

[40] La petite-fille des Liancourt, née en 1645, pensionnaire dès 1647, au monastère de Port-Royal de Paris, s'y trouvait encore en 1655, puisque le confesseur du Marquis, M. Picoté, le lui reprochait et en faisait un des motifs de son refus d'absolution en février 1655.

[41] Raoul Allier, dans sa *Cabale des Dévots*, déclare qu'on ne nomme plus M. de Liancourt après le 30 juin 1656. Il en conclut qu'on avait dû l'éloigner avec d'autres jansénistes. Peut-être !... Mais on peut aussi en douter, faute de preuve.

[42] Madame de Liancourt était remise en l'année 1642 d'une grave maladie qui avait bouleversé le Marquis d'inquiétude. On le vit sacrifier, afin d'obtenir la guérison de sa femme, la plus grande partie de son admirable collection de tableaux de maîtres, et distribuer aux pauvres les sommes obtenues.

dangereusement inopérante depuis la mort de Gaston de Renty, l'éloignement forcé de Laisné de La Marguerite, le président, et la grave maladie de ce procureur et fondateur, Jérôme de La Dauversière, l'infirmière de Ville-Marie vit les Liancourt et réussit à les ramener à l'œuvre de Ville-Marie. Dollier de Casson, dans son *Histoire du Montréal,* signale le fait non sans complaisance. Il affirme, en citant Jeanne Mance, que Monsieur et Madame de Liancourt, sollicités fortement en cette année 1650, par d'autres personnes et d'autres œuvres, répondaient invariablement qu'ils travaillaient avec plus de ferveur que jamais pour le seul Montréal. Enfin, en mars 1661, toujours fidèle à soutenir la Société, Liancourt signe un document concernant la conduite de l'œuvre, de concert avec Messieurs de Morangis, de Queylus et de Bretonvilliers.

Le silence se fait autour des treize dernières années de vie des Liancourt. Devenus septuagénaires, tous deux s'éteignirent à peu de distance l'un de l'autre, en l'année 1674. Le duc ne survécut que six ou sept semaines à sa femme. Le 1er août 1674, Dieu appelait à lui un des grands serviteurs des pauvres et des malheureux de toutes sortes, un apôtre des meilleures causes intéressant la société de son temps.

B. — ÉCRITS PERSONNELS

Nous n'en avons répéré aucun, ni narratif, ni même diplomatique.

C. — NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Remarque. — Nous avons cru sage de réunir les ouvrages sur Monsieur et Madame de Liancourt, pour en dresser une seule liste que nous placerons à la fin de la notice consacrée à Madame de Liancourt. Beaucoup d'auteurs ne séparent point ces deux figures de la haute noblesse française au XVIIe siècle.

29. — JEANNE DE SCHOMBERG, marquise de Liancourt, duchesse de la Roche-Guyon, (1600-1674).

A. — NOTES BIOGRAPHIQUES

Jeanne de Schomberg, née en 1600, était la fille du Maréchal Henri de Schomberg, « un des amis particuliers et des premiers secrétaires de Richelieu », plus tard grand-maître de l'artillerie, surintendant des finances, duc et pair de France, et de Françoise d'Espinay. Elle était la sœur d'Henri de Schomberg qui fut,

comme son père, maréchal, duc et pair de France. On le reconnaissait comme un des beaux hommes de son temps. « Il était fait comme un héros de roman », disent les chroniques. Profondément attaché à sa sœur, il la visita fréquemment jusqu'à la fin de sa vie.

Elevée dans un milieu où la piété tenait le premier rang, mais où l'on se préoccupait sans cesse aussi de culture générale, Jeanne de Schomberg devint une femme de rare distinction d'esprit et d'âme. On la disait « fort brune, fort spirituelle, fort agréable ». Un de ses premiers biographes, l'abbé Jean-Jacques Boileau, qui la connut, ajoutait: « Elle avait fait quelques ouvrages en vers sur le Saint-Sacrement de l'Autel, et sur l'Incarnation de Notre-Seigneur que les maîtres de l'art admirèrent. Elle peignait bien aussi et possédait plusieurs langues. » Enfin, ce même écrivain, docteur de Sorbonne, nous apprend que « comme son père lui trouvait beaucoup d'ouverture d'esprit, il lui donna quelques connaissances des plus grandes affaires luy faisant lire des Négociations et des Traités, luy dictant des dépêches, et luy en faisant faire pour l'exercer ».

Jeanne de Schomberg avait d'abord épousé, en 1618, François de Cossé, comte de Brisson, dont elle devint veuve peu de temps après. En 1620, elle se remariait avec Roger du Plessis de Liancourt, « un des beaux seigneurs de la Cour, grand et adroit dans tous les exercices du corps ». L'on disait aussi, en baissant la voix, « que ce gentilhomme était moins bien doué au point de l'intelligence que sa femme, plus fine et plus cultivée ».

A l'époque de la jeunesse du marquis, sa femme eut à souffrir de ses légèretés. Tallement des Réaux nous raconte « qu'un jour un mémoire [de frais] pour une parure donnée à une rivale vint à tomber entre ses mains. Elle paya en silence et dissimula une offense aussi sensible. Son mari sut la méprise et commença à l'admirer et à en être touché. » C'est pour tenir son mari éloigné de la Cour et de ses dissipations qui mettaient en danger non seulement, pensait la pieuse jeune femme, le bonheur de son ménage, mais aussi le salut de l'âme du marquis, qu'elle se décida un jour à sacrifier une partie de sa fortune personnelle pour embellir la terre de Liancourt. Il y eut là un luxe presque royal de jardins et de jeux d'eaux. « Architecte et artiste, elle traça elle-même les plans et dessina les futurs embellissements. » Bientôt la magnificence de cette demeure, jointe à l'atmosphère que créèrent des hôtes brillants,[43] attirés par la marquise, ravi-

[43] Voici les noms de quelques-uns des éminents visiteurs, à partir de 1639: le cardinal de Richelieu et sa nièce, la duchesse d'Aiguillon; la princesse de Condé et son fils, le futur grand Condé, intimement lié avec le fils des Liancourt... Durant une épidémie de petite vérole, la princesse de

rent à tel point son mari qu'il voulut passer à Liancourt la plus grande partie de l'année. La marquise avait deviné juste. Sa cause était à moitié gagnée. Peu de temps après, elle conquérait enfin complètement le cœur de son mari par un acte de dévouement vraiment héroïque. Le marquis, ayant contracté la petite vérole, elle s'enferma avec lui dans une chambre sans air — la médecine le voulait ainsi à l'époque — et le soigna jusqu'à sa parfaite guérison. Ainsi finit, au bout de dix-huit ans, les luttes d'un grand amour patient. Ce fut dès lors l'union de deux âmes et de deux activités envers des pauvres et des malheureux de toutes sortes. Pendant trente-six ans, ce ménage d'élite n'eut d'autre préoccupation que le service de Dieu dans sa forme la plus parfaite, et celui de leurs semblables, dans quelque domaine que ce fut, religieux, missionnaire ou social.

Nous savons que leur apostolat missionnaire s'exerça longtemps en faveur des infidèles de la Nouvelle-France. La collaboration qu'ils apportèrent aux fondateurs de la Société de Notre-Dame de Montréal, fut généreuse. Sans doute, à partir de 1651, la ferveur janséniste de Madame de Liancourt, qu'elle communiqua à son mari, ternit quelque peu le caractère admirable de leur action bienfaisante. Cette hérésie janséniste dont ils furent profondément marqués, mélancolise encore aujourd'hui, à nos yeux, le souvenir de tant de bons offices. Nous songeons aussi à la petite-fille confiée à leur tendresse par leur fils victime de la guerre, et qu'ils voulurent placer comme pensionnaire dans ce brûlant et principal foyer du jansénisme: le monastère de Port-Royal.[44] Et cela, malgré les supplications attristées de grands serviteurs de Dieu.[45] Mais jetons un voile sur ces pénibles événements. Faisons nôtre ce jugement d'indulgente bonté d'un prélat, écrivain d'aujourd'hui, Mgr Cristiani. Il remarque, à la fin de son étude prenante sur l'hérésie de Port-Royal, d'abord ceci (p. 165) : « En vérité, il s'agissait là d'une hérésie bien extraordinaire, on oserait dire: une hérésie de saintes gens, une hérésie d'excès de zèle, une hérésie de réformateurs déchaînés. »

Condé y envoyait son fils et sa fille pour plusieurs semaines. La belle jeunesse de l'époque, une partie des habitués et des amis de l'hôtel de Rambouillet, y accoururent. Enfin, en 1646, la reine régente Anne d'Autriche et Louis XIV, alors âgé de huit ans, accompagnés de Mazarin et de quelques autres personnages de la Cour, se rendirent à Liancourt à deux reprises.

[44] Ne disait-on pas de ces religieuses, un jour: « Savantes comme des théologiennes, pures comme des anges, mais orgueilleuses comme des démons ».

[45] On pourrait ajouter: « et aussi de grandes servantes de Dieu », car Madame de Liancourt fut toujours très attachée à sainte Louise de Marillac qui fut bien souvent son hôte au Château de Liancourt. Elle l'appelait « sa chère amie ». Elle lui avait donné la maison qu'habitaient sur sa terre, les Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul.

Puis, à la page 183: « On ne peut s'empêcher de s'incliner très bas devant ces hommes et ces femmes de Port-Royal, tout en désapprouvant la ligne de conduite qu'ils avaient choisie. Il y a eu là de grands caractères, de belles âmes, de magnifiques courages dignes d'une meilleure cause. »

Quelques mots encore sur Madame de Liancourt. Nous avons mentionné, au début de sa notice biographique, quelques essais poétiques qu'elle s'était plu à composer et dont nous croyons qu'il ne reste plus aucune trace aujourd'hui, sauf *peut-être,* dans les Archives de famille des La Rochefoucauld-Liancourt. Mais elle a laissé aussi en mourant deux manuscrits autographes qui furent édités en un seul volume, en 1698, par l'abbé Jean-Jacques Boileau (1649 ?-1735). Comme nous allons décrire cet ouvrage à l'instant, disons simplement que le *Règlement donné par une dame de haute qualité à sa petite-fille M*** pour sa conduite et celle de sa maison,* nous a étonné par son sérieux — il n'y a jamais ni détente, ni une certaine grâce souriante dans ces recommandations d'une austérité presque monacale. C'est bien le rigorisme tant reproché aux jansénistes. Mais quelle fermeté dans l'écriture et quelle correction de forme. On pourrait rapprocher cet écrit de quelques autres traitant le même sujet qui semble avoir été en vogue au XVIIe siècle. Il existe de la sœur de Blaise Pascal, Jacqueline, (en religion, Mère Sainte-Euphémie, sous-prieure du Monastère de Port-Royal-des-Champs), un *Règlement pour les enfants élevés à Port-Royal* qui a été qualifié de « petit chef-d'œuvre de direction » et qui s'apparente, dit-on encore, au *Traité de l'éducation des filles,* par Fénelon.[46]

Que pensait sur tout cela, Jeanne-Charlotte de La Roche-Guyon, la jeune femme de François VII de La Rochefoucauld, prince de Marcillac ? Apprécia-t-elle ce long et minutieux *Règlement* de vie dû à la plume de sa grand'mère paternelle ? N'en doutons pas, car cette élève docile des Moniales de Port-Royal professait elle-même une morale rigide, d'après le peu que nous connaissons d'elle. « Ne se fit-elle pas scrupule un jour d'avoir assisté à la Comédie, comme l'en priait son mari, distraction qu'elle promit de ne plus se permettre. » Elle mourut fort jeune, à vingt-neuf ans. Triste coïncidence, elle s'éteignit la même année que ses grands-parents Liancourt, et même le jour de la mort du marquis, le 1er août 1674.[47]

---

[46] Voir l'ouvrage en deux tomes d'Alphonse Dantier sur *les Femmes dans la Société chrétienne* (Paris, Firmin-Didot, 1879), II: 361.

[47] Son fils, François de La Roche-Guyon, fit l'orgueil de son aïeul, l'auteur des *Maximes.* Il eut un avenir brillant. Il épousait, en 1679, la fille du Ministre Louvois.

Madame de Liancourt se montra stoïque devant la mort. Elle s'y prépara d'abord spirituellement, puis ne songea plus qu'à adoucir la peine de son mari devant ce départ qui transformerait et assombrirait sa vie. Tout fut prévu par elle avec une clarté et une précision dans l'esprit qui nous impressionnent. Son biographe, l'abbé Boileau, nous communique quelque chose de l'émotion qu'il ressentit en se rappelant cette fin courageuse, si confiante aussi. Car sa sérénité d'âme parfaite nous convainct de la sincérité de son cœur vis-à-vis des erreurs jansénistes qu'elle ne rejeta jamais complètement. Monseigneur Cristiani a des paroles consolantes au sujet de cet aveuglement d'une si étrange durée. Il dit encore dans son étude déjà citée: « Il y a dans la bonté divine des ressources que nous ignorons pour donner un sens et une valeur décisive à cette prière sublime du Christ [couvrant toutes les aberrations même les intellectuelles] : « Père, pardonnez-leur car ils ne savent ce qu'ils font. » Le 14 juin 1674, Jeanne de Schomberg de Liancourt paraissait devant Dieu.

B. — ÉCRITS PERSONNELS

237. — *Règlement / donné / par une Dame / de haute qualité / à M*** sa petite-fille / pour sa conduite & pour celle de sa maison*: / avec un autre *Règlement* que cette / Dame avait dressé pour elle-même. / [Ornement typographique: le sceau armorié de la Bibliothèque du Roi]. / A Paris, / chez Augustin Leguerrier / ruë S. Jacques, / près les Maturins, / à l'Arche d'Alliance: / M.DC.XCVIII [1698] /. Avec Approbation et Privilège du Roy / 234 pages. In-16.

N.B. L'exemplaire de l'édition originale que nous avons consulté puis fait photostaté à la Bibliothèque Nationale de Paris, à notre voyage de 1949, avait une couverture plein cuir, en maroquin rouge orné sur un des plats des armes des rois de France. Le privilège du roi est du 4 avril 1697. Approbation de Pirot, docteur de Sorbonne, chancellier [sic] de l'Université & grand-vicaire de l'Archevêque de Paris. L'*Avertissement* qui est une véritable biographie de la Marquise de Liancourt, couvre 104 pages. Elle est signée par l'éditeur de l'ouvrage, l'abbé Jean-Jacques Boileau. Le *Règlement* donné à la petite-fille des Liancourt couvre 91 pages. Le *Règlement* que Madame de Liancourt dressa pour elle-même compte 37 pages. Une autre édition de ces œuvres porte la date de 1718.

238. — Le même ouvrage. Edité par la Marquise de Forbin d'Oppède, avec une notice biographique par la même. Paris, 1881. In-16.

C. — NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

N.B. Les ouvrages sur les Liancourt ont été réunis ici.

239. — Abbé Pierre Leclerc (1706-1781), janséniste, *Vies intéressantes et édifiantes des religieuses de Port-Royal et de plusieurs personnes qui leur étaient attachées, avec des lettres et des pièces diverses.* S.L. [Amsterdam] 1750-1752. 4 vol. in-12.

N.B. On trouve dans ce recueil une biographie intéressante de Madame de Liancourt.

240. — Jean Héroard, (1551 ?-1638), médecin ordinaire du roi, *Journal sur l'enfance et la jeunesse de Louis XIII* (1601-1628). Edité par E. Soulié et E. de Barthelemy. Paris, 1868. 2 vol., 20 x 15 cm.

N.B. Nous avons là des extraits seulement du manuscrit original qui comprend six volumes in-folio, conservés à la Bibliothèque Nationale à Paris.

241. — Monseigneur L. Cristiani, p.a., *L'Hérésie de Port-Royal.* Paris, Fayard, 1955. 185 pages. 20 x 15 cm. (Bibliothèque Ecclesia, n° 11).

Voir aussi les numéros suivants dans notre bibliographie. Nous y avons puisé la majeure partie de notre documentation: N°s 14, 46, 57, 58, 59, 60, 63, 64, 74, 79, 83, 102, 107, 200.

(*à suivre*)

MARIE-CLAIRE DAVELUY